



Les perles de la poésie française

COMMUNICATION DE DOMINIQUE ROLIN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 12 AVRIL 1997

P rès de mon bureau, dans la grande pièce où je travaille, est accrochée au mur, finement encadrée de bois naturel, une photo de la famille Cladel datant de 1893. Elle n'a ni le grain de velours sensuel ni les camaïeux raffinés de la plupart des clichés de l'époque, inspirés par le charme des grands peintres impressionnistes. Et c'est précisément pour son âpreté sombre, froide et morne qu'elle m'attire.

Pendant longtemps, elle me déplaisait au point que j'évitais de la regarder. À plusieurs reprises même, j'ai failli m'en débarrasser. En fin de compte, non. Elle est restée à sa place.



Photo de la famille Cladel prise un an après la mort de l'écrivain (inséré dans l'image) en 1893 à Meudon.

À gauche Judith Cladel, puis mon arrière-grand-mère Mimiche, née Pozmancki, puis tout en haut Ève, Léon Cladel, à côté de sa femme (ma grand-mère Julia, née Mullen). En bas : Marius Cladel, Ester ma mère, épouse de Jean Rolin, puis Rachel Cladel à droite.

En voici la composition.

Mon grand-père le romancier Léon Cladel est installé parmi les siens devant l'entrée de leur pavillon de Meudon. À sa gauche, Julia sa femme, née Mullem. À sa droite, la mère de Julia, Hollandaise de naissance, issue d'une génération d'émigrés juifs polonais venus de Lodz.

Les cinq enfants du couple sont regroupés alentour : quatre filles, un seul garçon. Deux autres rejetons étaient morts en bas âge.

Il ne s'agit sûrement pas d'une réunion joyeuse. En principe, les gens acceptent de poser avec l'arrière-pensée de transmettre d'eux-mêmes un reflet de sérénité aimable, même s'il est un peu trop étudié. Ils portent tous le deuil, un deuil sinistrement privé de la moindre parure. À l'exception toutefois de l'écrivain, dont le col de chemise s'ouvre sur un large revers blanc. Ce détail surprend un peu, jusqu'à ce qu'on découvre le motif de sa singularité, une singularité plutôt morbide. Car, en fait, mon grand-père est mort l'année précédente — c'est-à-dire en 1892 emporté à l'âge de cinquante-six ans par un mal dont je n'ai jamais rien su.

Nous voici donc en face d'un mensonge, résultat d'un travail truqué de montage. Il est si parfait que personne ne peut s'en apercevoir.

C'est Julia Cladel elle-même qui l'a voulu. Pour mieux défier la disparition prématurée du chef de famille, elle s'est arrangée tout simplement pour en imposer la présence virtuelle, ce n'est pas plus difficile que ça. Il a suffi qu'un photographe astucieux découpe la silhouette d'un ancien portrait du romancier pour l'adapter au milieu des siens, ni vu ni connu, comme s'il s'agissait de la pièce manquante d'un jeu de puzzle.

Ce décalage artificiel des temporalités est troublant d'une certaine manière, mais répulsif également si l'on y réfléchit : l'image glissée là est celle d'un homme encore vivant. Il scrutait un autre objectif avec intensité. Il fronçait les sourcils. Il songeait peut-être à l'œuvre qu'il était en train d'écrire, ou bien à des projets immédiats, ou encore à quelque responsabilité familiale. Son regard aigu exprime ces hypothèses et nous y croyons.

Pourtant, la réalité est tout autre. Un an plus tôt, l'ex-agonisant de la photo fut soigné comme il le fallait, entouré, veillé jusqu'au jour de sa mise en terre. Les sept rescapés que nous avons sous les yeux ont changé d'humeur. Ils avaient accompli leur devoir en toute bonne conscience douloureuse. Et maintenant ils

ont rangé leur mort chéri sur une étagère de leur mémoire, c'est normal. La véhémence de leur chagrin s'est calmée jusqu'à devenir enfin une affliction paisible, ou presque. Ils étaient courageux l'année dernière, bien entendu ils le sont toujours, mais avec une admirable pudeur d'expression. Les bouches sont un peu pincées peut-être et les yeux sont d'une gravité neutre.

Ainsi donc, quelques mois ont suffi pour qu'ils retrouvent la puissance fluviale de l'existence, ils acceptent d'y replonger, même sans le savoir. Voilà ce que chacun laisse entrevoir avec l'innocence du cynisme humain. Ils se contentent d'être les sobres interprètes de cette post-macabre mise en scène. Sous la discrète uniformité des habits, ils ont le maintien figé qui convient : les bustes ont la raideur contractée de la résignation.

Petite parenthèse de ma part : pour quelle raison accorder d'instinct ma préférence à la plus dure interprétation de mes psychologies familiales? C'est plus fort que moi. Parce que c'est vraiment moi depuis toujours. Qu'y puis-je? Pourquoi me montrer d'une intransigeance injuste à l'égard de mes ancêtres à qui je dois d'être, bien qu'ils ne m'aient pas crûment désirée? D'autant que je ne les ai pas réellement connus.

Judith, la fille aînée, 18 ans, est assise de trois quarts, ample et déjà majestueuse, longue chevelure bouclée.

Mimiche, la grand-mère d'Amsterdam, est très vieille, serrée dans les plis de son châle et coiffée d'un bonnet de lingerie Napoléon III.

Ève, 13 ans, est la seule à poser debout, visage volontairement détourné, lèvre inférieure boudeuse.

Rachel, 16 ans, une main gracieusement repliée sur la poitrine, grosse tête aux épais cheveux roux lui couvrant à demi le dos. On la surnomme Louis XIV.

Julia est tout près de son faux-vrai mort. Pommettes hautes orientales et yeux bridés un peu méchants. Elle a gardé une taille de jeune fille malgré ses maternités nombreuses.

Marius, unique rejeton mâle, 8 ans. Roux lui aussi. Air vaguement ahuri mais sérieux. Culotte courte, genoux maigrichons.

Enfin, voici Esther, sur qui j'insisterai. Elle a 12 ans, le visage lumineux se détache nettement du fond des tissus noirs d'alentour. Elle est placée de telle façon qu'un axe en diagonale paraît la relier tout en haut à son père et tout en bas

au jeune frère à l'avant-plan. Elle est gracile et plate encore, une vraie petite fille. Sous le haut front bombé, les yeux méfiants ont un éclat sourd de veilleuse, on la croirait sortie d'un roman d'Emily Brontë. Elle est l'enfant préférée de Léon Cladel, qui l'appelle sa «petite Minerve», ce qui fait penser à quelque messagère occulte, dramatiquement échappée à son temps, et cela se vérifie en effet : elle n'a pas supporté la mort de son père. Ce fut pour elle une tragédie dont elle ne guérira jamais. Et son mal, dont elle ne parle à personne, continue à brûler dans sa tête à feu doux.

Vingt ans plus tard, cette petite écorchée vive me mettra au monde. À l'époque, l'origine de ses troubles nerveux reste inexplicable, la psychanalyse est encore un domaine réservé. Par exemple, si sa mère dépose des melons sur la table de la salle à manger, Esther tombe en syncope. Autour d'elle on s'en amuse, on la rabroue, elle agace, ne joue-t-elle pas la comédie? Personne ne peut comprendre que l'odeur de ces fruits-là se confond avec celle de l'agonie de son père qu'on l'oblige à respirer de nouveau. De même, au cours d'une promenade en famille : un corbillard et son cortège croisés par hasard provoquent chez la petite fille une crise de tremblements hystériques, ce qu'on définit médicalement alors par «danse de Saint-Guy». Il faut lui bander les yeux pour l'arracher à sa transe.

Détachons-nous à présent du plan figé d'une simple image. Creusons-la. Donnons-lui le volume et les perspectives d'une mobilité vivante. La tribu Cladel quitte Meudon et s'installe à Paris rue de Tournon. Les enfants-veufs sont devenus de jeunes adultes fiévreux. Leur mère les contrôle avec une pudibonderie intransigeante. Ils lui sont soumis. Tous ensemble — et bien qu'ils s'adorent — ils passent leur temps à se chamailler à mort, pleurer, crier, avant de se réconcilier furieusement. Mais ils se laissent imprégner aussi par l'atmosphère d'un intérieur bourgeois raffiné. Les anciens amis du romancier mort viennent les voir. On y cultive avec dévotion son souvenir, son œuvre, sa célébrité. Parmi eux Stéphane Mallarmé, Théophile Gautier, Alphonse Daudet. Esther lit des poèmes de sa voix claire magnifiquement timbrée, Judith entre en littérature et publie avec succès ses premiers livres. Elle devient l'amie de plusieurs hommes de premier plan, parmi les-quels Auguste Rodin.

Marius se voue à la sculpture, il est l'élève de Bourdelle. Rachel s'exile à Londres pour y enseigner le français.

Ève, qui séduit autant les hommes que les femmes, scandalise les siens, fait un peu de théâtre et finit par se fixer en Égypte.

Et la jeune Esther dans tout ça? Elle reste fidèle au nid d'intimité familiale pour y attendre chastement l'amour. Elle le découvre à trente ans passés, se marie avec le jeune bibliothécaire Jean Rolin et le suit à Bruxelles. Et c'est là que je nais avant la guerre. Deux autres enfants viendront ensuite. Il y a très peu d'argent, des années de privations, et, comme une riposte logique au monde neuf en train de surgir, le déferlement inattendu d'énergies malsaines. Esther, la fraîche et joyeuse Esther, a tout senti sans rien y comprendre. Il va falloir souffrir. Il va falloir se défendre. Il va falloir s'appuyer sur d'étonnants principes dont la surnoiserie bourgeoise ne peut que triompher. Mais d'avance elle s'y conforme : le sacrifice, le renoncement, la persévérance, la totale abnégation, le respect du devoir. Et ces principes-là, d'une rigueur abominable, vont armer cette innocente jeune femme d'une nature de substitution dont, d'emblée, elle accepte les contradictions. Du reste, comment agir autrement? Elle a toujours ignoré, et jusqu'au bout elle ignorera, les pouvoirs de la ruse et de la dissimulation.

La fracture déterminante : la mort de Julia deux ou trois ans après l'armistice. Qu'est-ce que ça veut dire *perdre sa mère*?

On perd ses clés, son passeport, son chemin. On perd la vue, la mémoire. «J'ai perdu maman», c'est tout autre chose.

Où est-elle passée sans avertir personne?

Comment la retrouver?

Dans sa fuite, a-t-elle rencontré papa?

Frémissante et révoltée, Esther se précipite à Paris.

Et quand elle rentre à la maison après quelques jours d'absence, je ne la reconnais pas. Un voile de crêpe noir effaçant les traits de son visage la couvre jusqu'aux pieds. Cet épais tissu ressemble à quelque membrane musclée presque animale et tremblante. Maman pousse des cris. Maman tombe à la renverse au bas de l'escalier avec la raideur d'une poutre. Elle a cessé d'être belle et jeune devant ses trois enfants médusés.

À partir de ce moment difficile et par contraste inexplicable, cette figure neuve, convulsive et cambrée, cette figure maternelle défigurée par le chagrin, me force à l'adorer consciemment. Une espèce de rameau d'imagination inédit pousse

au fond de ma tête. Il faut que j'en prenne soin, que je le cale dans ma mémoire. Il servira sûrement plus tard. J'en ferai mon instrument de travail ordinaire. Tous mes passés et mes présents, coulés dans un futur unique, pourront y fusionner.

C'est par conséquent Esther qui me donne l'exemple d'un combat. La vie se comporte à la façon d'une immense vague apparemment fixe. Telle est sa façon de nous mystifier. Car en fait elle n'est ni frivole, ni distraite, ni paresseuse, ni même hostile. Elle est simplement douée du génie de la procréation. Lucide, elle connaît nos points faibles et nos points forts. Elle nous oblige à passer des examens.

Première épreuve : un drame d'intimité secoue la tribu Rolin : le père a quitté la maison.

Seconde épreuve : la mère est frappée par une infirmité mutilante, la surdité.

Et c'est là que cette chienne de vie commet une grossière erreur psychologique à propos d'Esther. Celle-ci refuse la fatalité. Puisque la voici murée dans une totale opacité d'écoute, elle va susciter au-dedans d'elle-même une bulle de clarté inattaquable dont elle sera seule à jouir. Elle aura recours aux échos de son enfance et de sa jeunesse restés vivaces.

Si elle est coupée de tout moyen direct de communication avec la voix du monde extérieur, elle se servira des voix dormant dans sa tête : il s'agit de réveiller ces vieux anges; à travers elle ils retrouveront les anciennes vibrations de la parole et des sons. Ils seront à la fois ses messagers et ses interlocuteurs. Ils seront assez forts pour la libérer de son cachot de silence.

Musique et voix engourdies de son passé de petite fille heureuse. Son premier devoir : les promouvoir en avant d'elle-même. Alors ce n'est certainement pas un hasard si ma mère tombe un beau jour sur un certain livre intitulé *Les Perles de la poésie française*. Il date de la fin du siècle dernier, usé déjà dans sa belle reliure en cuir aux caractères dorés. Et le choc a lieu. Esther Rolin-Cladel (ainsi continue-t-elle à signer ses moindres papiers) sera professeur de diction. Qu'est-ce que ça peut être, un professeur de diction? Ça ne s'explique pas. Ça se vit.

Plusieurs écoles de Bruxelles, publiques ou privées, la nomment en toute confiance.

Ses élèves ont entre quatorze et dix-huit ans. Et j'en suis une, moi, Dominique.

Installée sur l'estrade avec l'aplomb d'une reine qui s'ignore, Esther ouvre *Les Perles de la poésie française*. L'ouvrage est devenu son bréviaire qu'elle feuillette.

Comment ai-je osé penser un jour que ma mère a cessé d'être belle et jeune? Elle est resplendissante au contraire, robuste, assurée.

Brûlant de curiosité, les jeunes filles l'observent. L'une d'elles est appelée sur l'estrade. Son travail consiste à réciter par cœur, lentement et posément, tel ou tel poème que le professeur a choisi. Peu importe si l'œuvre est grandiose, moyenne ou médiocre. Ce qui compte avant tout, c'est sa rythmique, son volume, chaque vers étant chargé de transmettre son image, une image que je peux qualifier *d'inouïe*. Inouïe, vraiment, puisque Esther n'entend rien. Son rôle est de suivre du regard le jeu des lèvres dans leur effort d'articulation. Les oreilles mortes du professeur et la bouche mobile de l'enfant se donnent mutuellement vie, c'est là que se concentrent les énergies. Et les yeux d'or vert de maman, comme aimantés, approuvent ou contestent, ils jouent le rôle d'oreilles magnétiques interprétant les vers au mot à mot : césure, enjambement, pause.

– Recommence, dit-elle. Ou bien :

– Voilà, tu y es, continue.

Les filles qui ont suivi ces cours-là en ont gardé un souvenir extraordinaire, les témoignages sont vérifiables aujourd'hui encore, n'est-ce pas vrai, Jeanine Moulin?

Alors, écoutons avant tout :

Apollinaire : «Passez votre chemin, elfes des prairies / qui foulez en rond les mousses fleuries.»

Théophile Gautier : «D'un long corridor en décombres / Par la lune, bizarrement / Entrecoupé de clairs et d'ombres / Débusque un fantôme charmant / Peigne au chignon, basquine aux hanches / Une femme accourt en dansant / Dans les bandes noires et blanches / Apparaissant, disparaissant.»

Baudelaire : «Sois sage, ô ma douleur / Et tiens-toi plus tranquille / Tu réclamais le soir, il descend, le voici / Une atmosphère obscure enveloppe la ville / Aux uns portant la paix, aux autres le souci.»

La Fontaine : «La perte d'un époux ne va point sans soupirs / On fait beaucoup de bruit puis on se console / Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole / Le Temps ramène les plaisirs.»

Mais il y a de la place aussi pour l'attendrissement sentimental sucré fin de siècle, soyons juste.

Maurice Rollinat : «La biche brame au clair de lune / Et pleure à se fondre les yeux / Son petit faon délicieux / A disparu dans la nuit brune.»

Ou, plus discutable encore :

Albert Samain : «La maison du matin rit au bord de la mer / La maison blanche au toit de tuiles rose clair.»

Après tout, pourquoi pas? Question de choix. Question de fibre. Question d'époque. De toute façon, le professeur et ses jeunes élèves forment ensemble un seul corps de complicité heureuse.

Voilà qui me ramène un instant à la photographie du début. La fillette surnommée Minerve par son père le romancier est, d'une certaine manière, la jumelle de ma mère à moi. Ces deux sœurs intemporelles ont su par instinct qu'il n'y a pas d'autre indépendance dans notre monde que celle de l'anachronisme : la puissance de la poésie et la puissance du vécu leur ont permis de se confondre, Esther et Esther se sont laissé porter par le flux et le reflux d'un même émerveillement.

Copyright © 1997 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Dominique Rolin, *Les perles de la poésie française* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1997. Disponible sur : < www.arlfb.be >